

Essai

Number 84, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20655ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2001). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (84), 42–57.

Yolène Dilas-Rocherieux
L'UTOPIE OU LA
MÉMOIRE DU FUTUR
 Robert Laffont, Paris,
 2001, 407 p. ; 43,95 \$

On trouvera ici une vue d'ensemble de la production hétéroclite des discours de l'utopie alliant la projection de la « société inversée » à la visée du bonheur commun. De Thomas More jusqu'à Lénine en passant par l'idéal révolutionnaire de Babeuf et les idées du socialisme utopique chez Saint-Simon, Owen, Fourier et plusieurs autres, l'auteur nous entraîne sur un terrain difficile à cerner se situant quelque part entre la lutte politique, la description d'une société idéale et l'expérimentation sociale.

Partant d'abord du repérage des origines du discours utopique qui imprégna l'espace de la modernité, Yolène Dilas-Rocherieux identifie une « matrice féconde » chez le penseur et philosophe Thomas More. Elle nous convie par la suite à une exploration de ces « paysages du souhait » qui ont façonné les dimensions de l'utopie. Au cours des derniers siècles s'est ainsi élaborée une description surprenante de multiples sociétés imaginaires autour des formes de regroupement des individus, de la définition des échanges et du partage des richesses et enfin, de la nature ainsi que de la place du travail.

Mais qu'en est-il de la relation particulière entre utopie et communisme qui marqua profondément le XX^e siècle ? Cette interrogation est au centre du propos de l'auteur qui tente de démontrer comment l'utopie prise dans sa force émancipatrice fut l'objet d'une instrumentalisation dans le cadre du projet communiste. Ici, on tente d'arrimer solidement l'utopie aux moyens politiques de sa réalisation. De l'organisation partisane à la constitution d'un régime poli-

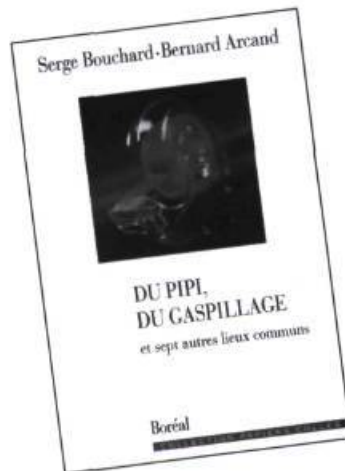
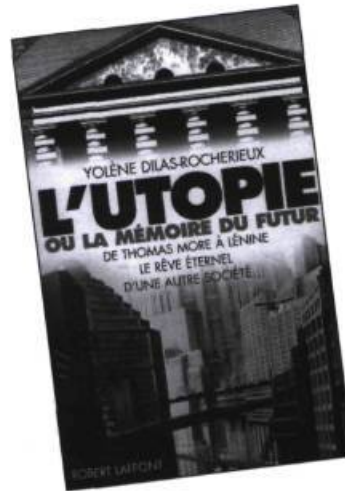
tique, utopie et programme politique cherchent à se confondre en un axe mobilisateur pour la construction du socialisme. Mais l'utopie communiste se structure autour d'une « orthodoxie » nous dit l'auteure combinant une approche scientifique que l'on retrouverait chez Marx, un recours à la violence révolutionnaire déjà présent chez Babeuf mais exacerbé par l'expérience bolchevique de 1917 et enfin la persistance d'une option téléologique incarnée par la mission du prolétariat consacrée à l'aménagement d'une société nouvelle. Quoique rejeté pour son idéalisme, le discours utopique a quand même grandement contribué à nourrir le socle idéologique du projet communiste. Positivisme, volontarisme politique et justification de la violence auraient donc imprégné le détournement du discours utopique au sein de l'univers du communisme contemporain.

Daniel Dompierre

Serge Bouchard
et Bernard Arcand
DU PIPI, DU GASPILLAGE
ET SEPT AUTRES LIEUX
COMMUNS
 Boréal, Montréal, 2001,
 227 p. ; 22,50 \$

La formule a laissé sa marque. Même ceux qui n'ont aucune idée de ce que cherche l'anthropologie ont appris à déguster les lieux communs des deux comparses, que l'évidence est fragile, que le vernis apparent cache des teintes oubliées, que la relativité ne s'impose pas seulement en physique nucléaire. Bouchard et Arcand auront incarné l'anthropologie.

Les deux complices, à en juger par le plus récent recueil de leurs lieux communs, se sont eux-mêmes pris au jeu. Au point de placer la barre



la complicité établie avec leurs auditoires de la radio et du livre : leurs fidèles savent de quoi Arcand et Bouchard sont capables et ils demeurent sur le qui-vive, attentifs à n'en rater aucune.

Quelques verdicts tranchants (laideur des écoles, crétinisation par la bibliothèque électronique, la très nette supériorité de Montaigne sur Bernard-Henri Lévy, etc.) écorchent un peu la relativité anthropologique, mais qui s'en plaindra ?

Laurent Laplante

Jorge Semprun
LE MORT QU'IL FAUT
 Gallimard, Paris 2001,
 197 p. ; 24,50 \$

Le mort qu'il faut tient à la fois du souvenir et du témoignage, à travers l'évocation de la vie de l'auteur, alors très jeune, pendant cette période très visitée de la Résistance, avec en arrière-fond la vie dans un camp de concentration. Le récit tient sur le fil ténu et continuellement rompu et renoué d'un changement d'identité (qui n'aura pas lieu), pour éviter une menace fondée sur un quiproquo.

L'auteur nous raconte sa vie à Buchenwald au milieu d'autres détenus, communistes pour la plupart, qui se regroupent selon leur nationalité ou leur engagement politique, les latrines collectives nauséabondes devenant leur seul lieu sûr de rencontres et d'échanges. Parmi les mille détails sur leurs conditions de vie, la plus pénible paraît avoir été l'inélectable promiscuité de tous les instants.

Envers tragique de cette saga héroïque : plusieurs des communistes qui s'étaient activés à conspirer pour aider leurs camarades dans les camps nazis se sont retrouvés après la guerre dans les camps soviétiques, cette fois, pour avoir agi sans s'être dans chaque cas référés à l'ombrageuse direction du parti. Comme quoi, en politique, on est toujours le suspect de quelqu'un.

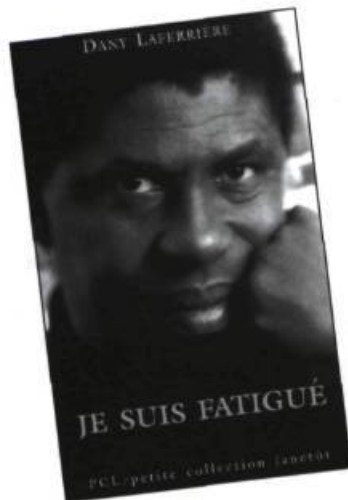
Jean-Claude Dussault

Dany Laferrière
JE SUIS FATIGUÉ
 Lanctôt, Outremont, 2001,
 144 p. ; 10,95 \$

Après quinze ans consacrés à l'écriture des dix volumes qui constituent son unique et « interminable bouquin », *Une autobiographie américaine*, l'écrivain Dany Laferrière considère qu'il n'a plus rien à dire et que ce petit livre sera le dernier ; juste pour dire, qu'il n'écrira plus : « Voilà, je décide, aujourd'hui, que je suis fatigué [...] Fatigué de gratter du papier. Fatigué de barboter dans l'encre. Fatigué aussi de regarder la vie à travers la feuille de papier. Fatigué aussi de me faire traiter de tous les noms : écrivain caraïbéen, écrivain ethnique, écrivain de l'exil. Jamais écrivain tout court. »

Je suis fatigué - un livre de commande, offert à son éditeur et au groupement de libraires Initiales, à condition qu'il ne soit pas vendu - est un peu la feuille de route de l'auteur, de zéro à quarante-sept ans, d'Haïti où il est né à Montréal où il deviendra écrivain. On hésite à qualifier cette œuvre qui tient à la fois de la fiction et du récit autobiographique.

Sans chercher à mettre un ordre dans ses souvenirs, et tout en ayant le sentiment d'avoir déjà tout raconté, Dany Laferrière revient sur les odeurs, les mots, les femmes de sa vie, les livres et les libraires, les voyages et les pays, les objets, les rencontres qui l'ont façonné. Le récit de son enfance à Port-au-Prince (Haïti), de son départ à Petit Goâve (Haïti), où il apprendra à parler créole, découvrira la recette magique de sa grand-mère Da et le plaisir de la lecture avec son grand-père, est particulièrement attachant. Mais les passages où il dénonce avec sérieux et humour la question de l'identité, du métissage ou du colonialisme, comme autant de sujets imposés par l'Europe aux intellectuels du tiers-monde, sont probablement les plus percutants. « Je n'entends parler de



colonialisme que quand je suis invité dans un colloque en Europe. Alors là, on n'y coupe pas, et cela même si le sujet concerne la physique nucléaire. »

Parce qu'il nous parle de sa quête d'authenticité, de tendresse et de liberté, ce dernier petit livre de Dany Laferrière constitue, ultime pied de nez de l'auteur, une belle introduction à toute son œuvre.

Christine Zahar

Diane Lamoureux
L'AMÈRE PATRIE
 FÉMINISME ET
 NATIONALISME DANS
 LE QUÉBEC CONTEMPORAIN
 Remue-ménage, Montréal,
 2001, 181 p. ; 19,95 \$

La politologue Diane Lamoureux, professeure au Département de sciences politiques de l'Université Laval, a déjà écrit plusieurs ouvrages sur les femmes et la citoyenneté.

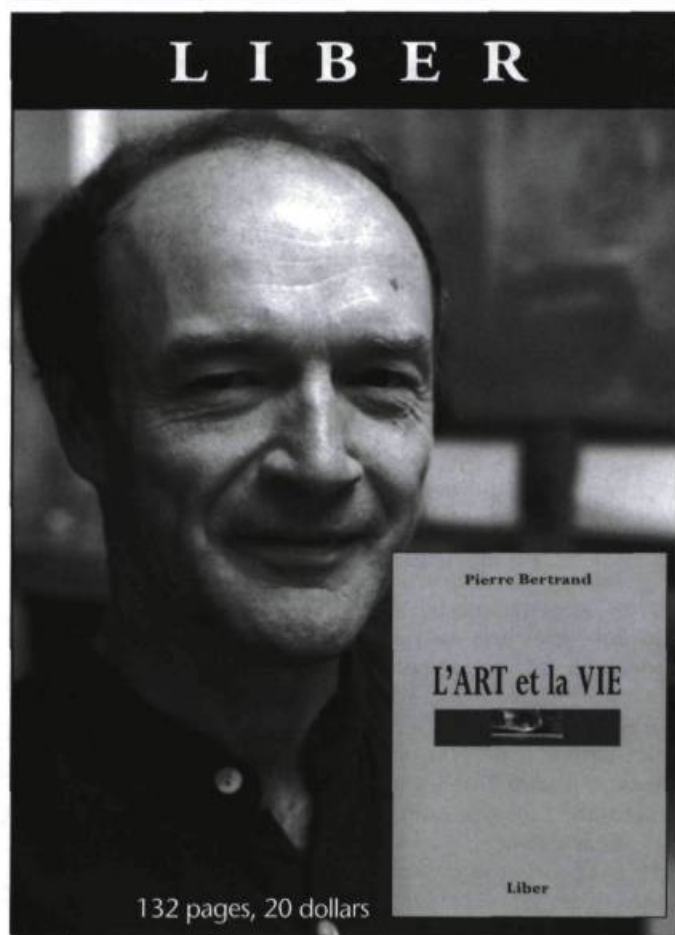
Le sous-titre peut paraître insolite, la corrélation entre féminisme et nationalisme n'étant pas nécessairement flagrante. Diane Lamoureux analyse donc « la pertinence actuelle du projet souverainiste québécois à partir de deux entreprises critiques : celle de la philosophie politique, en examinant l'histoire des notions de souveraineté, de citoyenneté et de nation ; celle également du féminisme, comme théorie et comme pratique », et ce, en considérant la place des femmes dans le projet souverainiste



pour comprendre « l'association polémique et pas toujours marquée de réciprocité entre féministes et nationalistes dans le Québec contemporain ». Les indices de confluence seraient au nombre de trois : premièrement, une « volonté de détraditionnalisation complète » ; deuxièmement, « un travail commun de construction de l'État providence national » ; troisièmement, « une convergence dans la politisation de l'identité ».

La métaphore familiale, omniprésente dans le débat politique québécois, « renvoie à une conception *genrée* des rapports de forces nationaux [...]. L'oppression se décline au féminin (...) tandis que l'affirmation s'effectue au masculin », l'oppression mettant le Québec en posture féminine, celle de la femme battue qui souhaite le divorce, l'affirmation représentant la figure virile, celle du « Québec inc. » qui agrège performance et maîtrise.

Pour finir, Diane Lamoureux plaide et revendique la subversion, « le sens du féminisme [étant] moins d'insérer les femmes dans la société existante que de transformer les structures sociales pour rendre possible l'accession des femmes ». Bref, il nous faut renouer avec une « culture politique de la rébellion » conclut l'auteure en assénant des évidences qui méritent toutefois d'être répétées : « La démocratie, loin d'être une culture du consensus, est une culture du dissensus ».



132 pages, 20 dollars

Si le propos est stimulant, il n'est pas belliqueux. La maîtrise du sujet et du style, la pertinence de l'argumentation, font de *L'amère patrie* un essai captivant et accessible ; publié aux éditions du Remue-ménage, il stimule un très salubre remue-méninges.

Isabelle Collombat

René Lapierre
L'ENTRETIEN
DU DÉSESPOIR
Les Herbes rouges,
Montréal, 2001,
112 p. ; 15,95 \$

Quel est aujourd'hui notre rapport à la souffrance, celle qui défile sur nos écrans et celle qu'on éprouve (ou pas, ce n'est pas obligatoire) ? « L'entretien du désespoir pratique en fait sous couvert d'information une incessante représentation du pire, structurée, 'vedettarisée', commanditée et répétée à la manière d'un divertissement. » Où se tourner pour échapper au pire, sinon du côté de l'art ? Que devient l'art, sa pratique et sa réception, dans un monde dominé par la consommation ? L'art s'affiche-t-il souffrant parce que la souffrance garantit l'excellence du produit, devient le gage du talent, et nous rassure donc sur notre bon goût et notre profondeur ?

L'essai de René Lapierre tente, entre autres, de démonter la machine qui broie l'humain. Humain qui se laisse d'ailleurs broyer, peu soucieux d'assister à sa propre disparition. « Il y a des années, *Time* avait soulevé la controverse en faisant du PC sa personnalité de l'année », nous rappelle-t-il. Nous créons des systèmes, des modes et consentons à en devenir des esclaves. On dirait presque que la vie se vit sans nous. Tout s'organise de façon à ce que l'on se sente de plus en plus impuissant, contraint, obligé, résigné.

Comment demeurer critique ? L'est-on vraiment quand on se dit las de la publicité, de ce monde où tout se vend ? Cette lassitude tient de plus en plus lieu, comme l'écrit René Lapierre, de discours critique. Qu'advient-il alors de la création ? Est-ce encore par elle qu'on résiste, qu'on s'oppose, qu'on demeure vivant ? Car, écrit Dominique Nogez cité par René Lapierre, « la résistance est au cœur de la création ». L'essai de René Lapierre s'inscrit dans cette démarche. Il résiste, y compris dans sa forme dont le style concis, parfois aride, ne laisse place à aucune séduction, allant toujours à l'essentiel, nous permettant par le fait même d'espérer.

Johanne Jarry

Jocelyn Létourneau
PASSER À L'AVENIR
Boréal, Montréal, 2000,
194 p. ; 24,95 \$

Comment organiser le récit collectif de l'histoire des Québécois au sein de l'ensemble canadien et poser à sa suite la question de leur avenir ? Pour Jocelyn Létourneau, il est grand temps de se débarrasser du poids d'un passé perçu comme « douloureux ou navrant », un passé qui n'est pas assumé et qui obstrue l'avenir parce que renvoyant constamment à un espoir déçu. Au lieu d'aborder cette histoire dans l'incompréhension ou l'étonnement que représenterait le destin inachevé d'une nation québécoise, l'auteur insiste plutôt sur l'originalité de l'espace politique qui s'est créé dans l'affirmation constante de la spécificité canadienne-française rejetant tout à la fois une situation « d'incorporation » ou « d'enclavement » au sein de l'État canadien. Ainsi, l'histoire des Québécois reposerait sur une « ambivalence



d'être et des ancrages croisés » qui ont combiné dans le comportement politique « sagesse ancestrale » et « risque calculé ». Le Canada puiserait de cette « dualité constitutive et structurante » une dynamique qui le préserverait de l'éclatement et lui conférerait sa stabilité.

Cette thèse vient à l'encontre des idées bien connues de Fernand Dumont et de Gérard Bouchard dont les perspectives font ici l'objet d'une discussion critique élaborée avec nuance et rigueur. Les faiblesses et limites de leur démarche dans la construction du discours narratif portant sur la nation québécoise sont clairement exposées. En particulier, Jocelyn Létourneau décortique longuement et avec finesse toute la problématique du rapport entre chercheur et objet d'étude. Sous cet angle, il montre bien l'interférence ou les contraintes que peut constituer, sur le plan de la méthode, l'adhésion à un projet ou une vision politique qui, dans ce cas-ci, a pour effet de contourner l'explication d'un parcours qui loin d'avoir été dévoyé s'est plutôt avéré original et cohérent.

Quelle piste suivre alors ? Sur le plan conceptuel, beaucoup de travail reste à faire pour renouveler le récit collectif de notre histoire : il faut d'abord « se souvenir d'où l'on s'en va » et se préserver des déterminismes lorsqu'il est question de notre avenir. Ainsi, comprendre « l'ayant été » et le présent à travers le prisme de

l'ambivalence ne doit pas être perçu comme une entreprise de reniement ou encore signifier le rejet du passé et de l'avenir. En bref, disons que Jocelyn Létourneau soutient très bien le pari de la redéfinition de « l'acte interprétatif ». Il lui reste maintenant à tracer les balises de cette histoire marquée par l'ambivalence qu'il souligne.

Daniel Dompierre

Max Jacob et Jean Cocteau
CORRESPONDANCE
1917-1944

Texte établi et présenté
par Anne Kimball
Écrits des Hautes-Terres,
Ripon/Paris-Méditerranée,
Paris, 2000, 648 p. ; 55 \$

En 1917, commence entre les deux écrivains, qui se voyaient d'abord à Paris, une correspondance presque quotidienne jusqu'en 1927, pour ensuite s'espacer. Au total 268 lettres, cartes, billets, comme les hommes de lettres en étaient jadis si prodigues. De St-Benoît-sur-Loire où il s'est retiré, Jacob prétend en écrire une trentaine par jour !

Jacob est l'aîné d'une douzaine d'années, il vivote en vendant ses gouaches, en écrivant, souvent harcelé par les éditeurs, romans et poèmes, avec un succès mitigé, mais son influence est grande auprès des écrivains plus jeunes. Déjà Cocteau est l'étoile montante au théâtre, en poésie, au cinéma, dans tous les genres qu'il touche. Ce qui lui vaut une haine féroce – dont Jacob a aussi sa part – d'André Breton, régent auto-proclamé des surréalistes qui couvre tous ceux qui se risquent sur d'autres chemins des insultes les plus outrancières. On a (inévitavelmente) prêté à Jacob et à Cocteau une relation amoureuse qu'ils ont toujours démentie avec vigueur. « Je t'aime, je t'admire, je t'embrasse » qui constitue la formule favorite de Cocteau donne cependant le ton de cette correspondance. Un support mutuel souvent bien nécessaire et qui ne se dément

jamais : Jacob se débat dans la mauvaise santé, la pauvreté et une obscurité relative. Cocteau passe d'une cure de désintoxication à l'autre et, malgré ses succès littéraires et mondains, est travaillé par la mauvaise conscience et le doute. Ses amours sont rarement durables et heureuses et la mort en 1923 de Raymond Radiguet le déchire. À chaque nouveau livre paru, on échange des commentaires laudatifs : « Tu ne touches jamais le silex sans faire jaillir l'étincelle ». La phrase est de Cocteau, elle pourrait être signée de Jacob tant abondent les encensements réciproques.

Le plus clair de ces lettres est constitué de nouvelles à usage personnel. Multiples petits faits, démarches, lettres et visites d'amis, ou leurs silences, ou des brouilles (Jouhandeau, Picasso, Maurice Sachs), démêlés avec les éditeurs ou directeurs de revues, rumeurs, ragots aux confins de la médisance. Dans des vers de mirliton, des anecdotes et historiettes plus ou moins controuvées, Jacob se montre souvent drôle, voire cocasse – ainsi dans l'évocation d'une cérémonie à Rome où il a vu le pape –, d'une espièglerie qui bouscule les clichés et lui inspire des rapprochements de mots et de faits très inventifs. En regard Cocteau paraît plus composé, appliqué, avec des pointes d'afféterie. « Nous sommes des hommes de labeur, dit Jacob, mais notre infernal humour ne perd jamais ses droits. » Nous pouvons nous en réjouir avec eux.

Entre les deux il est beaucoup question de conversions, les leurs, et celles de leurs proches, opérées, à entreprendre, à réviser, réussies ou décevantes. Les deux hommes, avec des moyens et des pouvoirs de persuasion bien divers, semblent s'être donné pour mission de ramener les brebis égarées, certaines bien enclines à s'égarer à nouveau... En particulier chez Jacob, sous la profusion des mots et le jeu, affleurent à ne pas s'y tromper des préoccupations d'ordre

spirituel, avec des remarques occasionnelles sur la création poétique. Curieusement, au-delà du cercle assez étouffant qui enserre les deux écrivains, dans lequel s'échangent petites mesquineries et se trament petites intrigues, l'époque paraît absente. Nulle référence à l'armistice de 1918, ni aux événements sociopolitiques entre les deux guerres. Mais en 1942 l'Histoire enfonce leur porte. Jacob est emmené avec combien d'autres Juifs au camp de Drancy. Les démarches de Cocteau qui contacte notamment Sacha Guitry bien en cour auprès des autorités allemandes, sont vaines. Jacob meurt à Drancy en 1944. Au moins lui aura été évité Auschwitz. À la Libération Cocteau connaîtra divers déboires mais il redeviendra l'écrivain adulé et couronné.

Cette correspondance compose un livre de plus de 600 pages. Rassembler et annoter tant de lettres parfois obscures, a exigé un travail colossal dont Anne Kimball s'est remarquablement acquittée. Semblable entreprise requiert une patience à toute épreuve, une minutie sans défaillance, une totale abnégation. Innombrables références et allusions souvent elliptiques ou codées, qu'il faut élucider, dates, faits à établir ou à corriger, personnes et personnages à identifier (certains fort oubliés ; à signaler des notices un peu simplistes sur des noms qui ne le sont pas, tel Drieu).

Le lecteur s'étonne, admire tant de travail dépensé pour établir et annoter le texte, mais il demeure perplexe : le jeu en valait-il la chandelle ? Deux écrivains marquants de la première moitié du XX^e siècle, certes, mais apprenons-nous sur eux du vraiment neuf, touchons-nous d'eux l'essentiel ? Un document d'histoire littéraire, certes, mais y dépasse-t-on jamais la petite histoire ? Après tout, ce ne serait pas un mince bénéfice que cette correspondance nous ramenât au *Cornet à dés* et à *Orphée*.

Roland Bourneuf

Lire

pour faire durer l'instant

À PARAÎTRE CET AUTOMNE

Dangers

Les meilleurs textes issus du concours annuel de l'AQWBJ, sous le thème du danger, par huit jeunes auteurs belges et québécois.

Mavis **GALLANT** *The Other Paris et autres nouvelles*

Une sélection de nouvelles, pour la plupart inédites, de la grande romancière canadienne-anglaise, traduites par Nicole Côté.

Marie-Claude **MALENFANT** *Nouvelles mémoires*

De courts textes à l'écriture très sûre présentant le monde quotidien sur un ton neuf, acéré. Un premier livre plein de talent.

NOUVELLES

Vincent **CHABOT**

À l'intérieur du labyrinthe

Du Mont-Saint-Michel à Montségur, la quête amoureuse et mystique de Guyot de Provins au milieu de la tourmente des croisades contre les hérétiques, au XIII^e siècle.

Laurent **LAPLANTE** *Des clés en trop, un doigt en moins*

Un homme projette l'assassinat de sa bru, pour le bien de son petit-fils. Les Hells se trouvent mêlés à l'affaire. Premier roman, policier de surcroît, d'un des journalistes québécois les plus respectés.

Claire **MARTIN**

La brigade

L'infatigable romancière nous offre une histoire construite sur fond d'amitié trahie, avec à la clé un suspense entretenu autour d'une mort. Le veuf cache-t-il quelque chose ?

Pierre **YERGEAU**

La désertion

La suite tant attendue de *L'écrivain public*. Cette fois, c'est par le regard de Mie, la petite fille née dans le *camp* de bûcherons, qu'est recréée l'Abitibi.

ROMANS

Françoise **BULMAN**

Le Prépositionnaire

Dictionnaire des verbes et adjectifs pouvant être suivis d'une préposition

Quelle préposition utiliser ? La question ne se posera plus.

Georges **DESMEULES** et *Dictionnaire des personnages*
Christiane **LAHAIE** *du roman québécois*

Enfin l'outil québécois, sur le mode du Laffont-Bompiani ! Un tour complet de la littérature narrative québécoise par ses personnages, de 1837 à 2000.

François **LAFRENIÈRE** et
Denis **LECLERC** (dir.)

La recherche en civilisations anciennes

Le résultat des recherches de professeurs de l'Université Laval et des cégeps de Sainte-Foy et François-Xavier-Gameau.

Gilles **PELLERIN**

La peau courte

Dans la foulée des états généraux sur la langue, l'essayiste et nouvelliste se fait polémiste et clame haut et fort que la langue est essentielle à la construction de l'identité, tant individuelle que collective.

ESSAIS

L'instant même

Roumanes
**LA SOCIÉTÉ DES CŒURS
OU LA PASSION
DE PENSER**
Trait d'union, Montréal,
2001, 106 p. ; 17,95 \$

Louise Warren
BLEU DE DELFT
ARCHIVES DE SOLITUDE
Trait d'union, Montréal,
2001, 110 p. ; 17,95 \$

Les éditions Trait d'union ont créé une nouvelle collection – « Spirale » – dans l'esprit de la revue homonyme, qui réunit de brefs essais sur des sujets d'actualité ou des thèmes à caractère éthique, politique, esthétique ou poétique, abordés selon un prisme personnel et sur un ton qui se veut littéraire, ou polémique, ou réflexif.

Roumanes, docteur en philosophie et critique d'art, a inauguré cette collection en consacrant son premier essai à la conscience esthétique, thème qu'il traite comme artiste d'une part, d'un point de vue conceptuel, comme philosophe, de l'autre. « Avant l'Égypte, il n'y a pas de mémoire. Pas de Poème. Pas d'Histoire. [...] Rien. Avant signifie simplement : avant la mémoire. » *La société des cœurs* est une petite merveille d'intelligence, écrite dans un style élégant et, encore que d'un haut niveau, parfaitement accessible. Car « il n'y a jamais rien à craindre ni des modes ni de la critique... Une seule chose reste indémodable : l'esprit. Encore faut-il en être pourvu pour en prendre conscience. Fût-ce pour en douter ! »

Avec *Bleu de Delft*, deuxième titre de la toute nouvelle collection, Louise Warren, poète, nous invite à visiter ses « archives de solitude », un recueil de pensées fugitives et intimes jetées sur la page comme s'il s'agissait d'un journal qui se serait peu à peu métamorphosé en traité. Sous

le mot « ombre », on lit : « L'ombre de cette main qui n'écrit pas, mais qui vers la corbeille avance. » Tous les autres mots qui l'escortent sont pareillement accompagnés de commentaires souvent exquis, tous empreints de finesse.

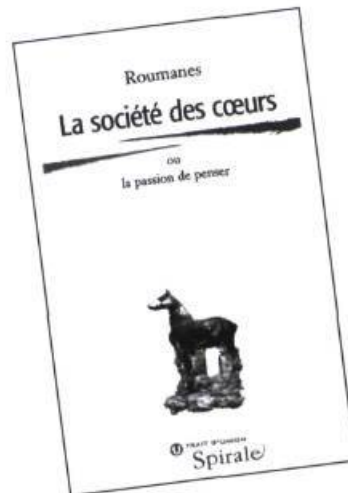
Un premier titre prometteur dans une collection novice, c'est bien. Deux titres initiaux réussis, ce n'est plus de la chance... Souhaitons donc longue vie à cette « spirale » de talents.

Armelle Datin

Joseph Facal
**LE DÉCLIN DU
FÉDÉRALISME CANADIEN**
VLB, Montréal, 2001,
71 p. ; 10,95 \$

Le petit livre d'un homme politique en pleine trajectoire entretient forcément une parenté plus ou moins nette avec le manuel militaire. On y fouette la conviction des troupes, on y circonscrit les torts et les faiblesses de l'adversaire, on y verse aisément dans le réductionnisme et les épithètes malséantes. Joseph Facal évite le deuxième écueil mieux que le premier : il donne à son exposé le ton du plaidoyer civilisé et pratique le genre d'escrime qui a fait le bon renom de certains duellistes.

En contrepartie, Joseph Facal, dont les responsabilités politiques n'ont cessé de s'alourdir depuis son élection en 1994, succombe à la tentation d'insister sur les torts du rival plus que sur les moyens de se substituer à lui. Par les temps qui courent, il y a peu de mérite à démontrer la soif fédérale d'homogénéisation et de nivellement. En revanche, on manque de réflexions stimulantes sur les solutions de remplacement. Joseph Facal n'est visiblement pas de l'école de ceux qui croient que « l'on



Anne-Marie Deraspe
**NI PRÉCIEUX
NI RIDICULES**
PETITE HISTOIRE DES CODES
DE POLITESSE
À TRAVERS LES SIÈCLES
Alexandre Stanké, Carignan,
2001, 109 p. ; 16,95 \$

L'auteure explique, dans la préface, qu'ayant observé, « dans toutes les sphères de la société, le laxisme presque convenu à l'égard de la politesse élémentaire », alors professeure, elle avait voulu aborder le sujet avec ses élèves cégépiens, sans leur faire la morale. De là est né son projet de recherche, puis la publication de cette *Petite histoire*.

L'ouvrage est invitant : une présentation soignée et aérée, un découpage en rubriques sous-titrées qui aiguïsent la curiosité et rendent aisé le repérage. Il peut être lu sans que soit respecté l'ordre de la pagination. *Petite histoire*, car Deraspe ne vise pas à l'exhaustivité, ayant choisi plutôt la synthèse et l'anecdote, ce qui confère un ton plaisant à l'ouvrage et le destine à un large public. *Petite histoire* également en raison du contenu historique qui semble servir de prétexte à l'introduction, mine de rien, de certains comportements d'aujourd'hui adoptés souvent au nom d'une pseudo-authenticité, tels le fait de ne pas respecter quelqu'un si on ne l'aime pas, d'appuyer ses pieds sur les meubles, de manger du maïs soufflé au cinéma, de garder sa casquette vissée sur la tête en toutes circonstances, etc., etc. On aura reconnu des comportements maintes fois dénoncés, sans la distance qu'y met Deraspe, cependant, avec son choix d'anecdotes remontant jusqu'à l'*Art d'aimer* de la lointaine Antiquité, choix qu'une riche bibliographie permettra au lecteur plus curieux de refaire à loisir.

Il ressort de ces pages que si les règles de savoir-vivre varient selon les pays et changent au cours des siècles, elles sont pourtant toujours considérées comme indispensables. Question de survie en société et contrepois à la

ne détruit bien que ce qu'on remplace ».

Joseph Facal tient également pour acquis que le fédéralisme de 1867 fut un pacte entre deux nations. Ce fut en tout cas, dit-il, ce que perçut la collectivité francophone. Même si le thème est éculé, la référence à 1867 n'est cependant concluante que si la perception francophone était fondée. Joseph Facal n'a pas voulu rédiger un millième livre sur « la confédération, pacte ou loi ? » et on le comprend. L'absence totale de démonstration affaiblit quand même l'exposé.

Laurent Laplante

compétition qui trop souvent régleme seule les rapports entre les êtres, ou tout simplement délicatesse à la mesure de « l'intelligence du cœur ». Les observer ne rend ni précieux, ni ridicule, la politesse ne sachant se passer de naturel et de simplicité.

Pierrette Boivin

**Lucie Hotte
ROMANS
DE LA LECTURE,
LECTURE DU ROMAN
L'INSCRIPTION
DE LA LECTURE**

Nota bene, Québec, 2001,
183 p. ; 21,95 \$

L'acte de lecture a fait l'objet de nombreuses études depuis les années 1960. Des sociologues, des psychanalystes, des sémioticiens se sont consacrés à cette activité à la fois familière et complexe. Certains, comme Roland Barthes, ont insisté sur la dimension fondamentalement subjective de la lecture. D'autres, au contraire, ont tenté de déterminer l'activité de lecture en fonction d'un certain nombre de paramètres et de directives contenus dans le texte. Lucie Hotte, pour sa part, adopte une position nuancée en choisissant d'examiner les différentes médiations entre le texte et le lecteur.

L'introduction de *Romans de la lecture, lecture du roman* rend compte de l'évolution des théories de la lecture depuis une quarantaine d'années. Plus qu'un simple survol, il s'agit d'une intéressante mise en perspective des nombreuses approches, qui permet de montrer leurs affinités et leurs divergences. Ces pages introductives donnent aussi aux lecteurs profanes la possibilité de connaître le contexte épistémologique à l'intérieur duquel s'inscrit la réflexion de l'auteur. Les deux chapitres suivants forment un diptyque. La première partie est consacrée aux différentes fonctions de la représentation de la lecture dans des textes québécois. Hotte examine le statut des différents personnages lecteurs

ainsi que celui des livres lus. Dans la seconde partie de l'essai, l'auteur étudie des romans mettant en scène une lecture en acte, c'est-à-dire dans lesquels un personnage relate sa propre lecture et son processus d'interprétation.

L'ouvrage de Lucie Hotte, agrémenté d'une intéressante bibliographie, s'adresse d'abord à un public spécialisé. Il demeure néanmoins accessible à un grand nombre de lecteurs, dans la mesure où le propos n'est jamais abscons et le souci de clarté est évident.

Sylvain Brehm

**John K. Grande
JOUER AVEC LE FEU
ARMAND VAILLANCOURT :
SCULPTEUR ENGAGÉ
Lancôt, Montréal, 2001,
128 p. ; 16,95 \$**

Vaillancourt et son penchant pour la provocation et les audaces de toutes natures. Le voir, comme le fait le sous-titre, sous l'angle du « sculpteur engagé », c'est également rester fidèle au personnage. Cela, qui témoigne de la sympathie qu'éprouve le biographe pour Vaillancourt, semble pourtant dispenser Grande d'un examen pénétrant de l'œuvre. C'est toujours le personnage qui relance l'écriture, c'est toujours à ses plaidoyers qu'on revient et beaucoup plus rarement à son cheminement artistique.

La biographie prend dès lors figure d'hommage, avec le risque de la complaisance. Les témoignages sont, dans l'ensemble, sans surprise, les contradictions entre l'œuvre de Vaillancourt et ses prises de positions politiques ne font l'objet que d'une discrète mention. L'immense Zadkine, qui aurait invité Vaillancourt à le rejoindre à Paris, passe comme une glorieuse étoile filante. Grande ne précise pas ce qui en Vaillancourt avait pu plaire à Zadkine ni en quoi les deux styles pouvaient se rejoindre. L'endossement perd de sa force.

L'image de Vaillancourt sort de l'aventure sans

HUMANITAS

Nouveautés automne 2001

EN LIBRAIRIES

SANG MÊLÉ

Irina EGLI

Une histoire balayée par la brise de la Mer Noire et par la décadence d'un monde profane, amoral et cruel. Les personnages sont des victimes plus ou moins consentantes d'une damnation héréditaire qui atteint les formes extrêmes de la destruction.

Roman 300 pages, 26,95 \$

Irina Egli

Sang mêlé

Humanitas



**HISTOIRE, FABLES ET THÉORIE
DE TAI CHI CHUAN**

Irving LEONG

Traduction de Marie Desjardins

Une histoire concise mais éclairante du Tai Chi Chuan, une théorie simple, lumineuse et intelligible de cet art martial et la première traduction en français des fables chinoises du Tai Chi Chuan, datant du VI^e siècle.

Récit 103 pages, 18,95 \$

**DE LA FRANCOPHONIE QUÉBÉCOISE
À LA FRANCOPHILIE INTERNATIONALE**

Axel MAUGEY

Ce nouvel essai offre de très nombreuses informations et explore bien des pistes sur les actions du Québec et de la France dans le cadre de la Francophonie, ainsi que sur la Francophilie, réalité en vérité ancienne autant que moderne.

Essai 177 pages, 19,95 \$



**LES MONTCALM, DE SAINT-VÉRAN
AUX PLAINES D'ABRAHAM**

Georges Savarin de MARESTAN

Préface d'Axel Maugey

Un livre à la fois éclairé et émouvant, qui pose une question fondamentale: le sort de l'Amérique française fut-il irrémédiablement scellé par le bref affrontement entre les troupes françaises et britanniques, qui eut lieu le 13 septembre 1759, sur les plaines d'Abraham ?

Collection MEMORIA 209 pages, 21,95 \$

À PARAÎTRE

LA VOIE DE L'INNOCENCE

Marie DESJARDINS

Peter, le jumeau mal aimé de sa mère, expiera toute sa vie une faute qu'il n'a pas commise. Sur sa voie, cependant, l'art, la guerre, l'amour et la cruelle vérité des choses le révéleront à lui-même, comme autant de mages. Peter finira par comprendre, et par accepter, jusqu'à sa délivrance, qu'il faut parfois toute une vie pour véritablement naître, pour tout simplement être.

Roman

RETROUVANCES

Serge CÔTÉ

L'enfant, dit-on, ne vit qu'au présent. Ce temps lumineux est celui qu'on possède au fond de son âme, comme dans un sanctuaire où réside la paix du soir. Il nous rappelle continuellement à la simplicité et à la transparence de l'enfant. Ce temps se confond avec l'éternité.

Essai poétique

ÉTAPES

Martine L. JACQUOT

Partout, il reste cette fragilité, ce sentiment d'impermanence déjà présent dans le reste de l'œuvre, ainsi qu'un questionnement sur la mémoire, l'amour, l'histoire et le souvenir.

Poèmes choisis, 1982-1996

990 Picard, Ville de Brossard, Québec, Canada J4W 1S5

Téléphone/Télocopieur: (450) 466-9737

humanitas@cyberglobe.net

enrichissement. L'homme, déjà connu pour sa fougue, demeure prisonnier de ce jugement un peu simpliste. Grande avait l'occasion de montrer que Vaillancourt, outre son culot légendaire, mérite d'être traité comme un artiste de premier plan. Sur ce terrain, la mission n'est qu'à demi accomplie.

Laurent Laplante

Chantale Gingras
VICTOR BARBEAU
UN RÉSEAU D'INFLUENCES
LITTÉRAIRES
L'Hexagone, Montréal,
2001, 215 p. ; 24,95 \$

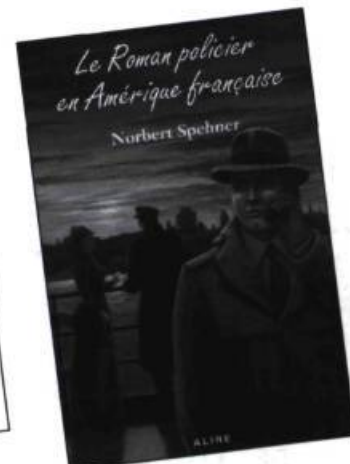
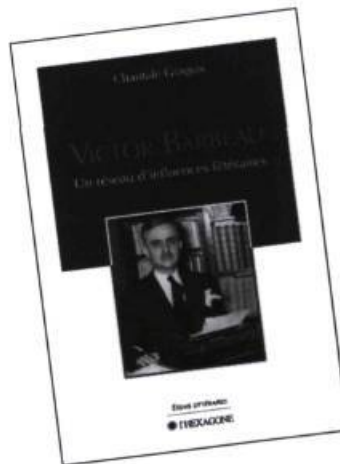
Les recherches sur l'épistolaire occupent une place de plus en plus importante dans l'historiographie littéraire québécoise. La correspondance des principaux acteurs de la vie littéraire retient particulièrement l'attention des chercheurs qui tentent de mieux comprendre le fonctionnement de l'institution littéraire au Québec. Non moins que celle des Gabrielle Roy, Henri-Raymond Casgrain, Camille Roy, Lionel Groulx, la correspondance de Victor Barbeau semble un modèle du genre. Comme le montre bien l'étude de Chantale Gingras, cette correspondance donne accès « aux coulisses du champ littéraire » québécois pour une bonne partie du XX^e siècle.

Dans un premier temps, Gingras rappelle le parcours exceptionnel de celui qui a été à la fois journaliste, critique culturel, écrivain, président de la Société des écrivains canadiens, fondateur de l'Académie canadienne-française, ardent défenseur de la langue française, professeur et lauréat d'importants prix littéraires. Elle montre ensuite comment la correspondance de Barbeau témoigne de l'ascension et de la consolidation d'une véritable figure d'autorité. Certes,

les positions plutôt polémiques adoptées par Barbeau au début de sa carrière de critique provoquent des réactions autant négatives que positives, mais il parvient, grâce à une critique érudite et franche, à imposer son autorité. Bientôt, en effet, « les confrères de Barbeau, qu'ils soient écrivains ou autre, lui reconnaissent une compétence et une autorité telles qu'ils lui demandent qui des conseils, qui des corrections, qui des articles, qui un appui auprès d'un éditeur. »

Une fois la correspondance de Barbeau présentée comme « un vaste réseau qui relie l'homme à toutes les sphères de l'institution littéraire », Gingras s'attarde sur l'étude de certains correspondants réguliers de Barbeau, notamment Jean Chauvin (une quinzaine de lettres), Marcel Dugas (82 lettres), Paul Morin (38 lettres) et Marie Le Franc (300 lettres), qui témoignent de l'influence et de l'autorité exercées par Barbeau sur leur carrière respective d'une part, et sur le champ littéraire en général d'autre part. Enfin, le dernier chapitre de Gingras porte sur « le couronnement d'une figure d'autorité », c'est-à-dire sur l'importance du rôle de Barbeau comme guide et mentor tant auprès d'auteurs reconnus, comme Gabrielle Roy, que de jeunes auteurs qui tentent de percer, comme Louise Gadbois, Adrienne Choquette et Rina Lasnier.

Après avoir ainsi décrit l'ascension de la renommée de Barbeau et l'influence indéniable qu'il a exercée sur la vie littéraire du XX^e siècle, Gingras tente, en conclusion, d'expliquer le peu d'intérêt qu'il a suscité jusqu'à présent dans les travaux portant sur l'histoire des idées et de la littérature. Il semble qu'autant l'attachement viscéral de Barbeau à la culture française de France lui aurait servi dans la première moitié du siècle, autant elle



l'aurait desservi dans la seconde : « la francophilie exacerbée de Victor Barbeau et ses positions extrêmement tranchées peuvent sembler nettement rétrogrades, ce qui expliquerait pourquoi la jeune génération hésite à se réclamer de cet intellectuel. » « Là où Victor Barbeau aura vu un enrichissement, les tenants du 'progrès' auront vu un asservissement. » L'ouvrage de Gingras comme celui de Michèle Martin (*Victor Barbeau : Pionnier de la critique culturelle journalistique*) publié en 1997 ont ainsi le mérite de redonner à Barbeau la place unique qui lui revient dans notre histoire littéraire.

Pierre Rajotte

Norbert Spohner
LE ROMAN POLICIER EN
AMÉRIQUE FRANÇAISE
Alire, Québec, 2000,
420 p. ; 29,95 \$

À une autre époque, Norbert Spohner aurait peut-être été bénédictin. Pour notre plus grand bénéfice, c'est à notre temps que ce chercheur éminemment patient destine ses compilations rigoureuses, éclairantes, lisibles. De ce genre littéraire dont on nie l'existence, mais que chacun d'entre nous fréquente sans toujours le savoir, Spohner sait tout. Non seulement il recense les auteurs et leurs œuvres, mais il possède assez de recul et de culture pour situer livres et gens dans leur contexte, dans leur respect des règles ou dans leurs déviations heureuses ou déplorables.

Spohner investit plus encore dans son survol du genre : sa connaissance des divers métiers reliés au roman policier. Il sait ce que sont les tirages québécois, dont plusieurs tiennent de la confiance plus que de la distribution. Il sait combien de romans policiers portent des jaquettes qui les trahissent. Il voit bien que de nombreux libraires ne font pas assez confiance au genre pour le mettre en pleine lumière. Il sait quels critiques méritent, dans le petit monde de Bouquinville dont parle Stanley Péan, la confiance des lecteurs. Il sait même quels auteurs de polars ont fait l'apprentissage de leur art en consommant massivement la littérature policière et, souvent, en en faisant eux-mêmes l'évaluation.

Cet énorme bagage d'atouts conduit parfois Spohner au ton péremptoire de la vulgate policière. Négligeable bémol à propos d'une recherche menée de façon aussi professionnelle.

Laurent Laplante

Jerri Nielsen
LA PRISON DE GLACE
MÉDECIN AU PÔLE SUD
L'INCROYABLE COMBAT
D'UNE FEMME
POUR SURVIVRE
Trad. de l'américain
par Josiane Deschamps
et Dominique Peters
Albin Michel, Paris,
2001, 381 p. ; 29,95 \$

L'histoire vraie racontée ici est celle d'une urgentologue de l'Ohio qui, lasse de la façon d'administrer la médecine aux

États-Unis, décide de partir travailler au pôle Sud pour un contrat d'un an. Une situation familiale des plus pénibles est une motivation additionnelle pour tenter d'aller se refaire une vie au loin. Quelques mois après avoir soumis sa candidature, elle part pour la station Amundsen-Scott, où elle va hiverner avec 41 autres personnes. Aucune possibilité de sortir durant huit mois car les avions ne peuvent atterrir à cause du froid extrême. La description de la vie au camp est des plus intéressantes : les problèmes de santé occasionnés par la vie au froid, à haute altitude, sont autant d'éléments qui nous fascinent dans nos univers douillets. La vie sociale qui s'organise dans un groupe d'individus sans affinités particulières dans un lieu fermé est, à elle seule, une belle expérience anthropologique.

Lorsque Jerri Nielsen, seul médecin du camp, se découvre un cancer du sein, alors là on tombe dans un thriller. Un mécanicien apprend à faire des ponctions ; les télécommunications sont utilisées pour les traitements de chimiothérapie qui sont administrés avec les moyens du bord, alors qu'une cancérologue suit le déroulement des opérations aux États-Unis. Plus la maladie progresse, plus il devient évident qu'elle demande des médicaments indisponibles au pôle. Une équipe de pilotes se porte volontaire, car c'est une mission extrêmement dangereuse, pour aller parachuter les médicaments nécessaires. Malgré tous ces efforts, il devient capital de « sortir » la patiente avant la fin du contrat, alors qu'il est encore très risqué de voler dans cette région. Durant tout ce temps, elle correspond avec ses parents et un de ses frères qui l'aide à garder le moral. Sa famille du camp s'occupe aussi beaucoup d'elle. Le rapatriement et les soins prodigués dans un hôpital bien équipé lui sauveront la vie. Elle est maintenant en rémission et rêve de retourner dans cet univers tout blanc.

Francine B. Pelletier

Yves Laliberté
LES RITUELS
DE L'ABSOLU
ESSAI SUR LA POÉSIE
D'ALAIN GRANDBOIS
David, Orléans, 2001,
331 p. ; 18 \$

Partant de l'affirmation d'Alain Grandbois « qui dit avoir lu beaucoup et de tout », Yves Laliberté tente ici de mesurer « l'envergure [des] lectures » de l'écrivain et « leur importance dans son inspiration poétique ». Comme on retrouve chez lui les mêmes modèles que sont « les grands ensembles philosophiques et religieux », l'objectif de la démarche est d'analyser dans son œuvre « les deux types de rites empruntés à la tradition » à savoir « les rites commémoratifs et les rites initiatiques ». C'est sous l'angle de l'inter-textualité et de l'herméneutique que progresse cet essai aussi ambitieux que documenté, qui ne craint pas de proposer les filiations en apparence les plus étranges. Laliberté puise en effet autant chez Empédocle et ses commentateurs (Aristote, Plutarque et Lucrèce) que chez Hegel, Goethe, Novalis et Mikel Dufrenne. Il cite autant Ovide, Homère et la Bible que Dante, Nerval, Éluard, Saint-John Perse et André Breton. Il tire de même profit aussi bien de l'anthropologie et de l'ethnographie que de la peinture surréaliste et du cinéma expressionniste. Les rapprochements effectués ne sont pas toujours des plus convaincants et on se surprend même parfois à soupeser la quantité relativement limitée des écrits de Grandbois qui servent à la démonstration – dont certains à plusieurs reprises – par rapport au nombre de ceux qui ne le sont pas. Laliberté utilise à cet égard, non seulement les poèmes de l'écrivain, mais encore son œuvre en prose, y compris *Né à Québec* et *Les voyages de Marco Polo* (qu'il range toutefois erronément deux fois dans la catégorie des « romans »). De même, en voyant passer sous sa plume les expressions « seuil de



Romancières et écrivaines au Septentrion

184 pages, 20 \$



Anne Guilbault **Les Citadines**

Québec, printemps 1928

L'amitié complexe entre Clara et Ève, dans le quartier Saint-Jean-Baptiste, se tisse dans un écheveau sentimental lourd et ambigu qui laissera de profondes cicatrices au cœur de tous et chacun.

246 pages, 19,95 \$



Denise Riendeau **L'Abandon**

L'orphelinat de Chicoutimi
au temps de Duplessis

Récit autobiographique

Une fillette de neuf ans n'accepte pas la vie de l'orphelinat et tente de toutes ses forces de changer le cours des choses. Elle retrouvera la sérénité après plusieurs années dans des circonstances curieuses. Un livre dans lequel on découvre un monde hallucinant et une écrivaine au style évocateur et réaliste à la fois.
Finaliste au prix Robert-Cliche

142 pages, 14,95 \$



Simone Bussières **La Pyramide des morts**

Ce récit suit les destins tragiques qui ont jalonné la vie de Judith Boucher, 80 ans. Racontant ces drames, elle prend conscience de sa propre cruauté.

Simone Bussières est « une femme qui a du vécu et qui écrit et manipule la langue de façon orchestrale. »

Louis Potvin, *Les Réveille-Matin*, Télévision 9

300 pages, 24,95 \$



Michelle Côté **L'Envers du décor**

« Remarquable ! Cette épithète convient parfaitement au premier roman de la Québécoise Michelle Côté. »

Lise Lachance, *Le Soleil*

Dans la haute société de Québec de la fin des années 1950, une femme découvre l'homosexualité de son mari. Sa vie en sera bouleversée malgré les changements sociaux qui s'annoncent dans un Québec va bientôt se moderniser.

SEPTENTRION

www.septentrion.qc.ca



tolérance », « vécu personnel » ou « porosité de son caractère », et en lisant que le poète « a conscience de ne pas correspondre au portrait idéal du maître à penser tracé par Héraclite », on se demande si Laliberté ne succombe pas à la tentation d'étendre la personne même de l'auteur sur le divan du psychanalyste au lieu de faire l'« essai sur [s]a poésie » annoncé par le sous-titre de son ouvrage.

Dans l'ensemble, toutefois, le lecteur se rallie volontiers à la lecture d'Yves Laliberté, chez qui il faut souligner généralement une prudence de bon aloi. Il remarquera probablement encore davantage la surprenante érudition de l'essayiste qui, à l'instar de Grandbois, a lu beaucoup et de tout, et avec intelligence, ajouterai-je, au sens étymologique du terme.

Jean-Guy Hudon

Renée Dupuis
QUEL CANADA POUR
LES AUTOCHTONES ?
Boréal, Montréal, 2001,
175 p. ; 24,95 \$

Méthodique, renseignée, capable de distinguer écoute et complaisance, apte à naviguer sans confondre le fait et le préjugé, Renée Dupuis poursuit avec ce bouquin son irremplaçable travail de décodage de la réalité autochtone. Il serait malaisé et d'ailleurs injuste de rattacher le travail de Renée Dupuis à une seule discipline, tant l'intuition anthropologique va à la rencontre de l'analyse légale, tant l'histoire complète le survol politique et même politique.

À lire Renée Dupuis, le citoyen mesure l'imprécision et les biais de ses notions, le journaliste entre en lui-même pour entrevoir la superficialité de ses comptes rendus. Burnt

Church quitte le monde du mystère et des entêtements inintelligibles et entre dans la banalité des entêtements bureaucratiques. Elijah Harper vote de façon peut-être décevante pour un pourcentage des Québécois, mais respectable et cohérente. La contestation de la Convention de la Baie James démontre désormais, non pas l'inaptitude des Autochtones à respecter la parole donnée, mais la tendance des peuples à ne jamais accepter l'extinction de leurs droits, surtout si le sens donné à ce dénouement exorbitant n'était pas le même pour toutes les parties à la négociation.

Renée Dupuis explique, situe, met en perspective. Elle ne satanise ni ne canonise personne. Quand elle a fini d'expliquer, on se sent plus calme et on voit mieux ce que la recherche et le calme changeraient entre Eux et nous.

Laurent Laplante

Francis Simard
Préface de Pierre Falardeau
POUR EN FINIR
AVEC OCTOBRE
Comeau & Nadeau/Agone,
Montréal/Marseille, 2000,
251 p. ; 19,95 \$

Coton de traiter d'un livre douloureux avec détachement. Indécemment même. Plus encore s'il nous le faut faire en quelques centaines de mots. À peine. Ce qui d'ailleurs explique (?) que le soussigné n'ait enfin donné naissance à sa progéniture de papier que six mois, huit mois, neuf mois... après *tout le monde*.

Mais j'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre : Francis Simard et ses compagnons, eux, ne se sont pas contentés de rédiger des p'tits feuillets, bien au chaud, pour des périodiques littéraires qu'on lit confortablement blottis dans le



plus douillet fauteuil du loft désemmuré. Eux, ils ont fait l'Histoire. Tantôt claustrés l'un sur l'autre plus de 24 heures dans la garde-robe trafiquée d'un appartement de Montréal, tantôt tout aussi recroquevillés sous la neige à Saint-Bonaventure en Mauricie. Tantôt surtout écrasés par l'angoisse dans cette maison du 5630 de la rue Armstrong, à Saint-Hubert PQ (Pays Québec), et dont ils se sont plus d'une fois convaincus, chacun à part soi, qu'elle constituerait leur propre tombeau. Tissée de rudes « anecdotes » parfois, l'Histoire.

Octobre. Il y a les Québécois qui n'en connaissent presque rien, et qui s'en accommodent fort bien. Il y a ceux qui n'en veulent rien savoir, et dont la minceur de la conscience politique résiduelle ne leur permet même plus d'en éprouver à l'occasion quelque mauvaise. Il y a ceux qui croient savoir parce qu'ils se souviennent d'un vague commentaire – tel une tumeur agglutinée au tissu cérébral de la mémoire (ou de l'intelligence, on ne sait plus) – entendu autrefois de la bouche d'un Jérôme Choquette, d'un Jean Drapeau ou d'un Pierre Elliott...

Enfin, il y a ceux qui ont oublié. Les plus insolents. Car le désintéressé, qui se dit volontiers le plus ouvert de tous (et notamment au revers de sa propre veste, de temps en

temps), ne sait toujours pas qu'il manie une arme plus cruelle que le plus intéressé par soi des intéressés d'eux-mêmes. Il ne se contente pas en effet de nier, de détourner, de falsifier ou de contrefaire – gestes en soi positifs, tangibles, qui balisent la lumière vers l'objet par volonté d'obscurité même. Nenni. Le désintéressé, c'est l'odieux thaumaturge qui crée l'inexistence même. Dans l'œuf, dès le germe, il terrasse l'évolution et tout progrès. Il assassine par abstention, voire tout platement par snobisme, l'embellie possible de tous les mondes – qu'il enjambe telles de nauséuses flaqes d'huile usée. Par le temps. Qui n'existe pas. Non plus. Bien sûr.

L'histoire du Front de Libération du Québec (FLQ), donc, et en particulier celle de la « Cellule Chénier » telle que vécue et saisie de l'intérieur par l'un de ses acteurs les plus hardis. « Cet homme-là ne regrette rien. Il ne s'excuse pas. Il refuse de demander pardon. Mais il ne fait pas le fier non plus. Il assume tout. Tout. Le meilleur comme le pire. Et il porte tout sur ses épaules, sans jamais se plaindre à personne. » Ainsi s'exprime Pierre Falardeau, avec vérité, en préface à la réédition (à la faveur du trentième anniversaire desdits « événements ») de ce volume d'abord paru en 1982, année où à 34 ans Francis Simard recouvrait la liberté après avoir pourri plus de onze ans de sa jeune vie derrière les barreaux.

Débarrasse-toi sur l'heure de mes encres sèches et verbeuses, nuitblanchiste. Et va *illico* au texte. Au vrai. Et je te défie, toi, citoyen *digne* de ce nom, de ne pas entendre dans ces pages, tout en un comme *fiat a cappella*, les trémolos de tes aïeux, de tes enfants pas encore et de ta conscience un rien caponne.

Un dernier mot, auparavant. Je ne crois pas, avec Simard, qu'il faille clore ce dossier. *Pour en finir avec Octobre*, il faudra d'abord en finir avec tous les janvier sous zéro qui ont conduit à lui. En finir avec toutes ces MTS, ces



maladies transmises socialement qui perdurent et s'incrusteront opiniâtrément depuis lors. Comme si de presque rien n'avait été.

Jean-Luc Gouin

Daniel Drouin (sous la dir. de) LOUIS-PHILIPPE HÉBERT Musée du Québec/Musée des Beaux-Arts de Montréal, Québec/Montréal, 2001, 413 p. ; 79,95 \$

On s'incline devant pareille réussite. L'ambition était immense, mais les moyens, les talents, les bons vouloirs mis en osmose ont été en proportion. Deux musées ont su s'allier dans un plein respect de leurs mandats respectifs et sans susceptibilité. (Ainsi, le Musée des Beaux-Arts de Montréal a admis que la toute proche Assemblée nationale prête au Musée de Québec telle pièce qui ne se rendra pas dans la métropole.)

La même ouverture d'esprit se retrouve dans le choix des spécialistes et de leurs angles d'analyse. L'un connaît mieux le Louis-Philippe Hébert du bronze et en parle éloquentement. L'autre, initié à l'art qu'avait le sculpteur de mobiliser amis et réseaux aux fins de contrats, décrit ces façons de faire sans anachronisme ni complaisance. Touche après touche, on nous conduit à mesurer ce que pouvait le talent québécois et ce que l'artiste devait demander à la France et à ses fondeurs. Le catalogue ne gomme pas les différences d'accent entre

François-Marc Gagnon et Jean-Pierre Labiau au sujet de l'iconographie indienne du créateur. L'ensemble y gagne en complémentarité, en profondeur.

Cette lecture provoque divers sentiments. L'admiration, bien sûr, tant est grande la polyvalence du sculpteur, mais aussi une certaine gêne : ces œuvres remplissaient notre décor et nous ignorions la signature. À notre insu, Louis-Philippe Hébert était un familier.

Laurent Laplante

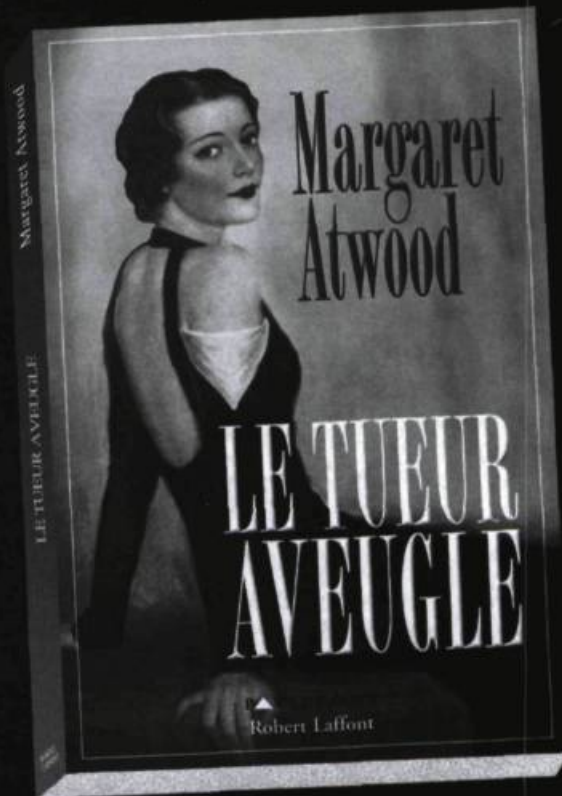
W. G. Sebald VERTIGES Trad. de l'allemand par Patrick Charbonneau Actes Sud, Arles, 2001, 232 p. ; 29,95 \$

Vertiges s'ouvre sur une évocation dramatique du destin de Stendhal, rongé par une grande déception amoureuse, harcelé par les symptômes de la syphilis, hanté par l'ambition de devenir le plus grand écrivain de son temps et finalement frappé d'apoplexie en pleine rue, à Paris, le 22 mars 1842. Cela donne le ton au parcours mélancolique de W. G. Sebald à la recherche de son passé, à travers des villes du nord de l'Italie, du Piémont et de l'Autriche, revisitant à l'occasion des lieux fréquentés par des figures littéraires légendaires comme Casanova et Kafka. Le narrateur est parfois pris de vertige, momentanément paralysé au point, par exemple, de ne pouvoir descendre du train à la destination prévue, poursuivant jusqu'à la prochaine station, un peu comme si le monde lui échappait, ce monde contemporain qui se construit en évinçant un hier où l'auteur recherche ses racines et qu'il rattache à des sensations intenses de plénitude qu'il juge à jamais perdues.

Un livre d'une belle écriture minutieuse, mais englué dans un romantisme qui ne parvient pas à se réactualiser. À ne pas conseiller à des lecteurs sujets à la neurasthénie.

Jean-Claude Dussault

Avec *Le Tueur aveugle*,
MARGARET ATWOOD
porte l'art de raconter une histoire
à de nouveaux sommets.



Dans ce roman,
le lecteur est
à la fois ébloui par
l'histoire racontée,
l'élégance du style
et l'habileté de
la construction.

Le Tueur aveugle
s'est mérité
le prestigieux
Booker Prize et est
en cours de parution
dans quarante pays.

Robert Laffont